

Appelés ensemble à vivre

Buffets de la Roquette « Vivre à côté, vivre ensemble »

Bernard Michollet, théologien, Mission de France, mardi 10 décembre 2024

*Les structures sociales fortes de notre société servent au moins autant
les projets individuels de vie des citoyens que le vivre-ensemble.*

Le paradoxe est que l'individualisme se nourrit de solidarités invisibles.

*Cette situation génère chez certains des sentiments de solitude et de désenchantement
qui les conduisent à s'évader de ce monde de diverses manières,
à se réfugier dans des communautés, parfois virtuelles.*

*Et si la vocation de l'Église de Dieu était
de déverrouiller les coquilles fermées des individus ou des groupes narcissiques ?*

* * *

Appréhender le mal-être de notre société

Il ne s'agit pas de verser dans la litanie facile de tout ce qui ne fonctionne pas bien dans notre société et dans notre monde. Les médias s'en chargent. Mais nous ne pouvons pas faire l'impasse sur quelques traits de notre époque qui expliquent que, ce soir, nous sommes réunis pour nous interroger sur notre capacité à vivre ensemble, non pas simplement pour être à côté les uns des autres mais pour « faire société ».

« Il n'y a pas de société : il y a des hommes et des femmes individuels, et il y a des familles. » Nous nous souvenons de cette assertion de Margaret Thatcher (1925-2013) au tournant des années 80. Cette formule qui flatte l'ego de tout un chacun est, en fait, une profession de foi en un type de réalité – puisqu'il n'y a pas de société – constitué uniquement d'individus et éventuellement de familles. Cette philosophie libérale extrême s'enracine dans la pensée de Friedrich Hayek (1899-1992) ou de Milton Friedman (1912-2006), le fondateur de l'École d'économie de Chicago. Elle a été, et est encore, diffusée aux États-Unis par les romans et les films de l'immigrée arrivée d'URSS, Ayn Rand (1905-1982). Je ne résiste pas à vous lire quelques lignes de l'un de ses essais, *La vertu d'égoïsme* :

Ce n'est pas l'immoralité des hommes qui est responsable de la désintégration qui menace maintenant de détruire le monde civilisé, mais le genre de moralités qu'on leur a demandé de mettre en pratique. [...] Aujourd'hui, le monde est face à un choix : pour que la civilisation survive, les hommes doivent rejeter la morale altruiste.

La vertu d'égoïsme, Les Belles lettres, 2018 [1961], p. 76

Nous sommes bien loin des réflexions de Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) sur le contrat social et sa conception du peuple souverain :

« Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant. » Tel est le problème fondamental dont le contrat social donne la solution.

Du Contrat social, in Œuvres complètes, Le Seuil, 1971, t. 2, p. 522

Je fais l'hypothèse – à discuter, bien sûr – que l'intensité des crises du vivre-ensemble dépend du positionnement du curseur sur le segment dont les bornes sont l'individu et le peuple. C'est un subtil dosage de libéralisme et de solidarité qui donne du goût au vivre-ensemble. Le curseur, depuis 40 ans, s'est déplacé du côté du libéralisme et de son corolaire,

l'individualisme. Or le plus surprenant, si l'on y réfléchit, est que l'individualisme revendiqué fait l'impasse sur ses conditions de possibilité, c'est-à-dire des systèmes qui tiennent solidairement les individus en une société qui, sans cela cesserait de fonctionner. Quantité d'exemples nous viennent à l'esprit, à commencer par les infrastructures de communication dans un pays, ses prises en charge directes ou indirectes et variables de la santé, de l'éducation, etc.

Nous connaissons bien les effets de cet individualisme, en particulier la solitude – amplifiée par les enfermements dans l'addiction aux réseaux sociaux dans certains cas – à laquelle on tente de remédier par la compagnie d'animaux. Ce malaise dans la civilisation (épinglé il y a déjà un siècle, en particulier par Sigmund Freud) est particulièrement lourd pour la jeunesse qui a besoin de sens pour s'élancer dans la vie. Le repliement sur soi ou sur des groupes auto-référencés ne guérit pas cette langueur qui nourrit la perte du désir de société.

Des ressources spirituelles pour vivre ensemble

La dissolution du commun dans un libéralisme et un individualisme virulents fait surgir de nouvelles quêtes de sens parce que, semble-t-il, les vieilles religions instituées ne répondent pas à la demande. Elles ne semblent plus aptes à cerner les nouveaux enjeux spirituels. Jérôme Fourquet, dans le chapitre final – « Chapitre 5. Le patchwork spirituel français » (p. 439-454) – de son ouvrage *La France sous nos yeux* (Le Seuil, 2021) co-écrit avec Jean-Laurent Cassely permet de prendre la mesure du phénomène. Il analyse les nouvelles quêtes de sens, de rites et de pratiques, les considérant comme de nouvelles figures d'un religieux qui, le plus souvent, ne dit pas son nom. Il en va ainsi de ce qu'il nomme la « culture psy » ou le « mix spirituel français » au sein duquel le yoga tient une place éminente.

Quant aux religions instituées, outre le fait qu'il pointe la croissance numérique de l'islam, il s'interroge sur « l'Église d'après » que seraient peut-être les évangéliques se substituant au christianisme réformé et catholique romain. Il met ainsi des mots sur des réalités qui s'épanouissent sous nos yeux, auxquelles peut-être nous émargeons aussi partiellement. Nous sommes bien dans une transformation profonde du tissu social et en quête du religieux qui nous permettra de faire société, car si nous nous référons à Émile Durkheim (1858-1917), aucune société n'existe sans religieux.

C'est à ce tournant que, d'une part nous ne sommes pas attendus – les Églises historiques sont déclassées – d'où l'immense marché du nouveau religieux décrit par Jérôme Fourquet ; et d'autre part, nous attendent tous ceux qui voudraient que l'Église devienne – ou redevienne – la religion civile de la société, quitte à ce qu'elle – ou peut-être même à condition qu'elle – abandonne en chemin l'Évangile comme Maurras le souhaitait. Nous sommes pris dans un dilemme : choisir entre un christianisme de marché, une variante "cathévangélique" de l'Église catholique et un christianisme sclérosé et instrumentalisé par le conservatisme, mais dans les deux cas, compatible avec le libéralisme et un individualisme dorénavant très puissant. Sommes-nous enfermés dans ce dilemme ?

L'appel de Dieu

Pour entrer dans cette nouvelle étape, je propose de revenir à Actes 2 :

¹ Quand arriva le jour de la Pentecôte, au terme des cinquante jours, ils se trouvaient réunis tous ensemble. ² Soudain un bruit survint du ciel comme un violent coup de vent : la maison où ils étaient assis en fut remplie tout entière. ³ Alors leur apparurent des langues qu'on aurait dites de feu, qui se partageaient, et il s'en posa une sur chacun d'eux. ⁴ Tous furent remplis

d'Esprit Saint : ils se mirent à parler en d'autres langues, et chacun s'exprimait selon le don de l'Esprit. [...]

¹⁴ Alors Pierre, debout avec les onze autres Apôtres, éleva la voix et leur fit cette déclaration : « Vous, Juifs, et vous tous qui résidez à Jérusalem, sachez bien ceci, prêtez l'oreille à mes paroles. [...] ¹⁶ (...) ce qui arrive a été annoncé par le prophète Joël : ¹⁷ Il arrivera dans les derniers jours, dit Dieu, que je répandrai mon Esprit sur toute créature [...] ²² Hommes d'Israël, écoutez les paroles que voici. Il s'agit de Jésus le Nazaréen, homme que Dieu a accrédité auprès de vous en accomplissant par lui des miracles, des prodiges et des signes au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes. [...]

Le récit de l'événement de Pentecôte se conjugue au pluriel. C'est ce qui nous intéresse ce soir. Le premier pluriel concerne ceux qui reçoivent l'Esprit Saint, apparemment les Onze auquel a été joint Matthias. Si nous considérons que ce récit renvoie à la naissance de l'Église, comme il est d'usage, cela signifie que d'emblée, cette Église est créée par Dieu en tant que groupe. Elle n'est pas l'agrégation d'individus (cela se fera plus tard), mais la conscience collective de vivre selon une nouvelle modalité. L'individu auquel il est ensuite fait référence dans le discours de Pierre est Jésus de Nazareth car seul il est le Christ. Il n'est pas situé dans le groupe mais présenté comme celui auquel le groupe se réfère.

Il en va de l'Église, et c'est notre richesse trop sous-estimée : nous sommes les membres d'un peuple dès que nous nous référons au Christ. Ce n'est pas anodin ; cela signifie que notre « définition », si j'ose le terme, est d'emblée relationnelle. Nous sommes bien des individus, mais des individus d'emblée en relation, et pas seulement en relation pour des raisons biologiques ou culturelles mais pour des raisons spirituelles. La fraternité qui était la marque chrétienne aux origines au point qu'elle distinguait le groupe ecclésial des autres (cf. Michel Dujarier, *Église-Fraternité. L'ecclésiologie du Christ-Frère aux huit premiers siècles*, Cerf, to. 1 : 2013 ; to. 2 : 2016) est consubstantielle à l'homme. Telle est la révélation que nous livre Dieu en Jésus de Nazareth. Non seulement, il n'y a pas que des individus, ni même qu'une société, il y a un peuple convoqué.

Le peuple convoqué, sacrement de « l'unité du genre humain »

Le concile Vatican II s'est emparé de cette idée de fraternité au sein d'un peuple. Il s'agit de s'en ressaisir pour ne pas la laisser s'affaiblir en sentiment ou être instrumentalisée par le politique. Le dilemme Église cathévangélique/Église chrétienté passe à côté de l'enjeu, c'est-à-dire la vocation de l'Église-fraternité.

La constitution dogmatique *Lumen gentium* en affirmant que « L'Église (est), dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain » (*Lumen gentium* 1) positionne le peuple convoqué (c'est le sens du terme grec *ekklesia*). L'Église est sacrement, c'est-à-dire une réalité-signe de quelque chose. Dans l'idée de sacrement se trouve aussi celle d'efficacité, de fécondité ; l'Église porte donc une responsabilité, celle de « moyen » au service de « l'union intime avec Dieu » et au service de « l'unité de tout le genre humain ».

Cette affirmation peut sembler bien théorique. Or je pense qu'elle est très concrète : elle nous rend tous responsables, individuellement, mais aussi collectivement. Et cette dimension collective qui est incarnée dans la communauté réelle est essentielle aujourd'hui. Nous avons la responsabilité collective – et chacun pour son compte – d'être la parabole de l'humanité telle que Dieu la rêve, la communion festive avec lui que Jésus a rendue par ses paraboles du royaume comme banquet. La dimension collective de l'appel de Dieu et notre

appartenance à ce peuple convoqué sont d'autant plus importantes aujourd'hui que nous vivons la réalité diasporique de l'Église. Notre conscience chrétienne lorsque nous sommes isolés quelque part n'est pas celle de l'individu seul devant Dieu – même si cette figure kierkegaardienne a de la valeur – mais celle de la personne en réseau spirituel avec ses frères et ses sœurs dispersés dans la société. Peut-être dispersés dans la société pour mieux l'ensemencer...

Nous portons la responsabilité de témoigner du salut apporté par Jésus de Nazareth, c'est-à-dire du relèvement de toutes les morts possibles et imaginables. Parce qu'il est aujourd'hui le Christ qui dispense l'Esprit, nous nous recevons de lui comme son corps, « le sacrement universel du salut » comme l'exprime le concile Vatican II :

Le Christ élevé de terre a tiré à lui tous les hommes (cf. *Jean* 12, 32 grec) ; ressuscité des morts (cf. *Romains* 6, 9), il a envoyé sur ses Apôtres son Esprit de vie et par lui a constitué son Corps, qui est l'Église, comme le sacrement universel du salut [...].

Lumen gentium 48

Finalement l'enjeu du vivre-ensemble est celui de la conception du sujet. Entre le sujet hypertrophié par l'individualisme narcissique (cf. Christopher Lasch, *La culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances*, Flammarion, 2018 [1979]) et le sujet nié par je-ne-sais quel collectivisme idéologique, pouvons-nous faire exister un sujet de relation ? Un sujet qui ne nie pas les valeurs conquises par l'individu ni les résultats des politiques de solidarité fortes. C'était le projet du personnalisme... La pensée d'Emmanuel Mounier (1905-1950) est toujours d'actualité.

Convertir le sujet moderne

Pour nous ouvrir à cette question, je vous propose de terminer par une citation de *Querida Amazonia*, l'exhortation post-synodale du pape François (2020), parce que ce texte me paraît décrire le chemin que nous devons emprunter :

Tout ce que l'Église offre doit s'incarner de manière originale dans chaque lieu du monde, de sorte que l'Épouse du Christ acquière des visages multiformes qui manifestent mieux l'inépuisable richesse de la grâce. La prédication doit s'incarner, la spiritualité doit s'incarner, les structures de l'Église doivent s'incarner.

Querida Amazonia 6

C'est une autre façon de parler de l'Église-sacrement de salut.

En guise de conclusion, je pense que le défi du vivre-ensemble que nous avons à relever avec d'autres implique que nous analysions de près notre société, ses faiblesses mais aussi ses forces, et elle en a ; que nous prenions conscience que les solutions de facilité que nous serions tentés de mettre en œuvre n'occulent pas notre vocation, c'est-à-dire l'appel de Dieu sur notre vie, sur nos vies.

Notre société est effectivement traversée par des idéologies puissantes qui valorisent l'individu et la liberté confondue avec la licence de faire tout ce que l'on a envie de faire, mais elle est aussi structurée par des réseaux de solidarité puissants qui font tenir ces individus même s'ils n'en ont pas conscience.

Notre Église est prise dans le dilemme Église cathévangélique/Église de chrétienté, deux visions promues par quelques-uns au détriment d'un retour à la source : l'appel de Dieu et sa signification pour le corps-Église. Il nous faut tenir à une conception que je qualifierai de mystique, au sens où son ressort est la foi au Christ Jésus, le bon et l'humble homme de Nazareth, mort mais vivant aujourd'hui en Dieu, dont nous sommes le Corps, par grâce.